

A N N A L E S
BRETAGNE
PAYS DE L'OUEST

Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

113-4 | 2006

Varia

Introduction

Voyages et mobilités aux temps modernes

Sébastien Jahan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/539>

DOI : 10.4000/abpo.539

ISBN : 978-2-7535-1504-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 79-81

ISBN : 978-2-7535-0405-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Sébastien Jahan, « Introduction », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 113-4 | 2006, mis en ligne le 30 décembre 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/539> ; DOI : 10.4000/abpo.539

Introduction

Voyages et mobilités aux temps modernes

Sébastien JAHAN

Maître de conférences en histoire moderne
GERHICO – Université de Poitiers

Le voyageur dépenaillé que Jérôme Bosch a peint sur un *tondo* célèbre du musée de Rotterdam a tout l'air de ces mendiants qui traînaient leur misère sur tous les grands chemins de l'Europe à l'aube des Temps modernes. À y regarder de plus près, pourtant, cet homme n'est pas un vagabond. Il suit une route qui mène à un portail derrière lequel se déploie un paysage tranquillement vallonné. Mais cette route est parsemée de dangers, de tentations diaboliques, symbolisés notamment par une auberge vers laquelle se retourne le voyageur : cet établissement délabré, souillé par la luxure des amants ou l'urine d'un client, menace l'âme de la créature humaine qui chemine en ce monde. Le personnage de Bosch est, du coup, l'emblème de la condition terrestre : l'existence est un voyage, plus ou moins douloureux, qui conduit, si on ne dévie pas du droit chemin, vers la vraie vie. Pour les mentalités chrétiennes du temps, le voyage est un pèlerinage. On comprend ainsi que, comme l'a assuré André Thevet dans sa *Cosmographie universelle*, « Dieu aime les viateurs ». Il aime le pauvre qui circule par monts et par vaux, offrant, par l'aumône qu'il en reçoit, une occasion de rachat au pécheur charitable. Il aime le pèlerin qui, emboîtant le pas au Christ, prouve et éprouve sa foi. Il aime le missionnaire qui porte la parole divine parmi les peuples du Nouveau Monde restés étrangers à la Révélation. Et, dans l'esprit de l'humaniste cosmographe, il aime sans doute aussi ceux que la curiosité pousse à aller admirer l'étonnante diversité de sa Création...

Deux siècles plus tard, à l'époque des Lumières, le voyage est toujours, et peut-être alors encore plus qu'avant, un moyen de réaliser cet idéal d'une connaissance par l'expérience et l'observation. La mobilité fait reculer l'ignorance et déracine le préjugé. C'est d'ailleurs cette version d'un voyage avant tout initiation ou apprentissage que retiennent les dictionnaires du temps : « Les voyages sont nécessaires à la jeunesse pour apprendre à vivre dans le monde », trouve-t-on dans Furetière. Même celui qui n'a pas les moyens de se déplacer peut d'ailleurs en goûter les effets bénéfiques par l'entremise du livre, car « rien n'est plus instructif que la lecture des voyages ». Une telle

conviction explique sans nul doute la part croissante dans les bibliothèques des relations de voyage, un genre dont la popularité repose sur l'association réussie de l'agrément exotique et du souci pédagogique.

Toutes les mobilités ne sont pourtant pas recommandables. Au XVII^e et XVIII^e siècle, comme on sait, le vagabondage est, en effet, un délit sévèrement réprimé par la législation royale. Le vagabond, c'est celui qui erre sans but, celui qui « n'a point de route ». Comme tel, il défie effectivement l'ordre établi et sa technique disciplinaire : alors que la monarchie s'emploie à construire ou à améliorer le réseau routier pour faciliter la circulation des hommes et des marchandises, elle entend aussi, en quadrillant l'espace, maîtriser les flux. Les voies de communication sont utiles à la puissance du prince dans la mesure où elles développent le commerce du royaume et accélèrent la circulation des armées. Elles balisent aussi, d'une certaine manière, la conduite morale et la fonction sociale des sujets en évitant ce que Michel Foucault appelait les « répartitions indécises ». Plus globalement, cependant, le rejet et le mépris qui s'expriment alors vis-à-vis des populations gyrovagues et sans domicile fixe ne sauraient se résumer à un réflexe de peur sociale ou à une expression policière de l'absolutisme. Dans le contexte des Lumières, tout nomadisme est perçu comme un frein au progrès, dans la mesure où il maintient l'homme sous l'empire des aléas de la Nature et empêche la croissance économique et le développement d'une société de consommation, associés à la stabilité, à la propriété, à l'accumulation des objets... Derrière cette opposition hiérarchisée entre cultures sédentaires et cultures nomades, se profilent la théorisation de la supériorité de la société occidentale et l'exaltation d'une autre figure voyageuse mais « anti-nomade » : celle du colon-civilisateur, cultivateur et stabilisateur, porteur dans les mondes lointains et « arriérés » de valeurs européennes arbitrairement définies comme universelles...

Il y a belle lurette que l'historiographie des Temps modernes a assimilé l'idée que les « royautes paysannes » d'antan étaient parcourues de mobilités, temporaires ou définitives, sur de longues ou de courtes distances. Ces déplacements, de mieux en mieux connus et cernés, contribuaient plus souvent à maintenir les équilibres, la solidité, les valeurs de la société d'Ancien Régime qu'ils ne les remettaient en cause, d'où l'impression générale dominante d'immobilisme. Le dossier qui va suivre entend préciser davantage les contours et les ressorts de cette circulation dans le contexte de la France de l'Ouest. Il présente différents profils de voyageurs et de migrants : il y a ceux qui partent pour trouver un travail, pour améliorer leur sort, pour fuir la misère ou une quelconque contrainte. La mobilité est alors une rupture, choisie ou subie, un événement extraordinaire, qui met en jeu le cours ultérieur de l'existence. Il y a ceux aussi pour qui le déplacement, lié à une pratique professionnelle ou à un mode de vie ancestral, fait partie, au contraire, de l'activité quotidienne. Il y a ceux enfin qui restent, lecteurs ou rêveurs, s'échappant par les portes du sommeil ou de l'imagination...

Thierry Sauzeau nous rapporte ainsi une histoire de gens de mer ruraux, partis de leurs campagnes saintongeaises en bords de Seudre pour gagner

la ville portuaire la plus proche et y trouver à s'embarquer. En reconstituant ces trajectoires individuelles, il met en lumière un ensemble de migrations temporaires, le plus souvent pensées collectivement, rassemblant dans une « équipe » et autour d'un meneur, plusieurs hommes unis par des solidarités villageoises. Ces engagements, renouvelés d'un voyage sur l'autre, préservaient les chances de promotion sociale, de l'apprentissage à la maîtrise, tout en garantissant la reproduction du système grâce au recrutement de nouvelles générations par les aînés. À partir d'une documentation méconnue – les registres de translation de domicile – Hervé Lacrampe s'attache à évaluer la mobilité globale dans les communautés rurales de l'élection de Poitiers, révélant à côté d'un groupe d'individus stables, l'existence d'une frange significative plus turbulente, en constant renouvellement. L'étude de cette population mobile, dont la proportion varie selon la taille de la paroisse ou la conjoncture, la définit comme souvent issue des catégories les moins aisées de la paysannerie (journaliers ou bordiers), même si, dans l'artisanat, le déplacement est souvent un atout pour valoriser les savoir-faire. C'est par cette dernière catégorie de techniciens itinérants que Sébastien Jahan commence sa contribution. Mais, dépassant le point de vue habituel, il fixe son attention sur les femmes qui les accompagnent. Des forestières aux vagabondes, en passant par les glaneuses ou les batelières, le tableau qui se dessine est celui d'une condition rude de la femme itinérante, soumise à un labeur éprouvant et à la dépendance vis-à-vis des hommes. Même si elle ne témoigne qu'exceptionnellement d'une émancipation des tutelles patriarcales, la fréquence d'une mobilité des femmes du peuple au XVIII^e siècle défie toutefois les discours normatifs prônant la clôture domestique et illustre une présence, hélas souvent mal documentée, des femmes dans l'espace public. David Bouteron montre ensuite la montée de la répression du pouvoir monarchique vis-à-vis des populations tsiganes, à partir de l'exemple breton : c'est sous le règne de Louis XIV que s'opère le renversement radical de tendance, d'une tolérance de fait de la circulation des bandes nomades dans les campagnes, souvent protégées de quelque seigneur, à une persécution violente qui anéantit et disperse les compagnies et les familles. L'assimilation du peuple tsigane à la masse des vagabonds traqués n'empêche cependant pas la permanence de sa présence tout au long du XVIII^e siècle, au gré d'affaires judiciaires qui alimentent le stéréotype du bohémien voleur, faux-monnayeur, sorcier et magicien, abuseur de la crédulité du peuple... Si Emmanuel Thévenet, étudiant les pauvres renfermés à l'hôpital général de Poitiers, n'y rencontre pas de Tsiganes, il met toutefois en lumière l'ouverture progressive, vers la fin du XVIII^e siècle, de l'institution, initialement destinée à la rééducation des mendiants de la ville, aux populations de pauvres étrangers. Le dossier s'achève par un regard sur un vagabondage autorisé, celui du rêve et de l'imagination : Guillaume Garnier examine les différentes fonctions du songe littéraire : tantôt thérapie de la frustration, tantôt voyage utopique et subversif, le rêve est toujours cette échappée belle au-delà des contraintes de l'espace confiné ou des conventions sociales...